LA MENTALITÉ PRIMITIVE

BY

L. LÉVY-BRUHL

The
Herbert Spencer Lecture
DELIVERED AT OXFORD
29 MAY 1931

OXFORD
AT THE CLARENDON PRESS
1931

PERMETTEZ que mes premières paroles soient pour offrir mes plus vifs remerciements à l'Université d'Oxford qui a bien voulu m'appeler, à cette place où ont parlé avant moi tant d'hommes distingués ou illustres, à donner la 'Herbert Spencer lecture'. C'est un honneur dont je sens tout le prix, et qui m'a profondément touché. Je voudrais trouver les mots qui exprimeraient comme il convient ma reconnaissance. Vous avez voulu aussi sans doute, par cette invitation si flatteuse, attester l'intérêt que vous portez aux travaux qui, de l'autre côté de la Manche, contribuent aux progrès des sciences anthropologiques, et en particulier de l'ethnologie, où votre pays tient une place si éminente.

J'ai répondu à cet appel avec d'autant plus de plaisir que le nom d'Herbert Spencer est lié, depuis ma lointaine jeunesse, au souvenir de mon initiation à la philosophie. A cette époque, c'est-à-dire aux environs de 1876, la plupart de mes maîtres et de mes contemporains étaient des admirateurs enthousiastes des *Premiers Principes*. Espinas et Ribot traduisaient en français les *Principes de Psychologie*. Je me souviens encore de l'impression profonde que

je reçus des *Principes de Sociologie*. Ils ont fait l'objet d'un des premiers articles que j'aie écrits. Plus tard, une impulsion décisive me fut donnée par la lecture des célèbres ouvrages de E. B. Tylor et de Sir James Frazer. Ce n'est pas ici le lieu de dire combien je suis redevable à tant d'autres savants anthropologistes anglais. Même si j'ai quelquefois dû m'écarter d'eux, je n'ai pu le faire qu'en me fondant sur les résultats de leurs travaux, et en utilisant la masse de faits qu'ils ont rendus accessibles. A eux aussi, ma gratitude est acquise.

Pour plus de clarté, il ne sera peut-être pas inutile de signaler tout de suite les malentendus auxquels les termes 'mentalité' et 'primitif', ont trop souvent donné lieu. J'ai longtemps évité de les employer. Si je m'en sers maintenant, c'est que l'usage en est devenu courant, qu'il s'impose aujourd'hui, et qu'il est désormais plus commode de s'y conformer. Mais 'primitifs' reste un mot malheureux, qui entraîne presque inévitablement des confusions. Il semble impliquer que les hommes ainsi désignés sont encore tout près, ou du moins beaucoup plus près que nous, de la condition originelle des sociétés humaines, et que, dans le monde actuel, ils représentent ce que furent nos

ancêtres les plus éloignés. C'est là une vue de l'esprit, suggérée par l'hypothèse évolutionniste, mais que nous serions bien embarrassés de confirmer par des faits. Rien ne prouve que les sociétés humaines aient dû toutes passer par les mêmes stades de développement, suivant un type unique et nécessaire d'évolution. D'autre part, ce qu'a été l'homme 'primitif' au sens étymologique du mot, nous l'ignorons, et nous avons peu de chances de l'apprendre jamais. Où, quand, et comment a vécu l'*homo sapiens* primitif, nous n'en savons rien. Si donc nous persistons à parler de 'primitifs', il faut toujours prendre garde que c'est là un terme conventionnel, qui sert à désigner ce que l'on appelait autrefois les 'sauvages', des hommes qui, en fait, ne sont pas plus 'primitifs' que nous, mais qui appartiennent à des sociétés dites inférieures ou peu civilisées.—'Mentalité,' d'autre part, est un terme vague, introduit et popularisé par les journalistes. Il est passé aujourd'hui dans l'usage. Il peut servir à désigner l'ensemble des façons de penser et de sentir, d'où découlent les façons d'agir.

Les termes ainsi définis, la question suivante se pose. Les différences constatées entre la mentalité des sociétés primitives et la nôtre s'expliquent-elles simplement par la diversité des races, des traditions, du milieu,

etc. ou bien existe-t-il une mentalité proprement primitive, assez distincte de la nôtre pour que notre psychologie et notre logique ne suffisent pas à en rendre compte, et qui doive, par conséquent, faire l'objet d'une étude spéciale? Encore à la fin du siècle dernier, personne n'aurait songé à discuter une pareille question. Il allait de soi que la nature humaine (on ne disait pas encore la mentalité), est la même à toutes les époques et sous toutes les latitudes. Mais, maintenant que le problème a été soulevé, il est difficile de ne pas s'y arrêter. Le postulat que l'on admettait sans examen, sans réflexion, sans y penser, est-il réellement conforme aux faits? L'identité foncière de la nature humaine ne serait-elle pas compatible avec l'existence de mentalités nettement différentes entre elles?

Une question de ce genre ne saurait se trancher par des arguments dialectiques *pro et contra*. Seule, l'étude patiente et minutieuse de la vie sociale et individuelle des primitifs, de leurs institutions, de leurs croyances, de leurs mœurs, de leurs langues permettra de discerner si leur mentalité a des principes propres, qui la rendent différente de la nôtre. Toutefois, dans cet examen, de grandes précautions sont nécessaires. Les faits dont il s'agit ne nous sont malheureusement pas connus d'une façon aussi satisfaisante que

ceux sur lesquels travaillent la physique, la chimie, la biologie, et les autres sciences du même ordre. Ils ne nous sont donnés que sous forme de relations, documents, souvenirs, etc., en un mot de témoignages, de qualité souvent médiocre, soit à cause de la négligence ou de l'inexpérience de leurs auteurs, soit pour toute autre raison. Dans bien des cas, sans même le savoir, ils ont pris parti sur la question qui nous occupe. Persuadés d'avance qu'ils retrouveront, chez les primitifs, les tendances métaphysiques, les croyances religieuses fondamentales qu'ils possèdent eux-mêmes depuis leur enfance, ils les y découvrent en effet, en toute bonne foi. Il serait bien surprenant qu'ils fussent désappointés. Mais quelle valeur de pareils témoignages peuvent-ils avoir pour la science? Ne faudra-t-il pas au moins, avant d'en faire usage, les avoir soumis à une critique serrée, et confrontés avec d'autres dont on est sûr?

Si donc un premier examen des faits, empruntés à des documents dignes de confiance et dûment contrôlés, confirme l'hypothèse que la mentalité primitive présente des caractères qui la distinguent nettement de la nôtre, on sera autorisé désormais à écarter les faits recueillis par des observateurs qui, possédés d'une conviction contraire, les ont involontairement déformés, ou présentés d'une façon

inexacte. On choisira donc entre les faits. Mais ce choix n'aura rien d'arbitraire. Il consiste simplement — et rien n'est plus conforme aux règles d'une bonne méthode — à ne pas utiliser des données que la prévention, presque toujours inconsciente, de ceux qui les ont recueillies, a rendues suspectes.

De l'étude des faits il m'a paru ressortir qu'il existe en effet une mentalité primitive, distincte de la nôtre, et dont les caractères propres et l'orientation sont remarquablement constants dans les sociétés inférieures. Cette conclusion a été l'objet de nombreuses et vives critiques. Mais beaucoup d'entre elles proviennent d'un malentendu, et s'adressent à une théorie dont personne, je pense, ne voudrait prendre la responsabilité, et selon laquelle il y aurait deux espèces d'esprits humains: les uns, les nôtres, pensant conformément aux principes de la logique, et les autres, les esprits des primitifs, d'où ces principes seraient absents. Mais qui pourrait soutenir sérieusement une pareille thèse? Comment mettre en doute, un seul instant, que la structure fondamentale de l'esprit ne soit partout la même? Ceux en qui elle serait autre ne seraient plus des hommes, de même que nous n'appellerions pas non plus de ce nom des êtres qui ne présenteraient pas la même

structure anatomique et les mêmes fonctions physiologiques que nous. — D'autre part, nous pouvons parler les langues des primitifs; ils peuvent parler les nôtres. Leurs enfants, dans les écoles, apprennent à lire, à écrire, à compter, souvent aussi vite et aussi bien que les petits blancs. A défaut de littérature et de sciences, les primitifs ont des mythes, des contes, des proverbes, des énigmes, des techniques souvent développées, des arts même qui parfois forcent notre admiration. Comment tout cela serait-il possible si leur esprit était fondamentalement différent du nôtre?

Dire que la mentalité primitive a des principes qui lui sont propres n'équivaut donc pas à soutenir ce paradoxe invraisemblable jusqu'à l'absurdité. C'est simplement reconnaître, comme les faits l'indiquent, que, malgré l'identité de structure de tous les esprits humains, les façons de penser des Australiens, des Papous, de beaucoup d'Indiens d'Amérique du Nord et du Sud, de beaucoup de Bantous, etc. diffèrent des nôtres à tel point que notre psychologie et notre logique traditionnelles sont impuissantes à les expliquer. Cette conclusion peut être combattue, mais elle n'est sûrement pas absurde comme le paradoxe de tout à l'heure avec qui on l'a souvent confondue. Elle se heurte

cependant, elle aussi, à une sorte de résistance instinctive, dont il serait sans doute intéressant d'approfondir les raisons. Sans entrer dans cet examen, remarquons du moins qu'elle s'oppose à une inférence qui paraît immédiatement évidente. Puisque l'esprit humain, dans sa structure, est partout le même, les primitifs, se dit-on, pensent comme nous penserions si nous étions à leur place. En fait, c'est de là que Tylor est parti pour construire sa célèbre théorie de l'animisme.

Mais, à y regarder de plus près, cette formule est loin d'être satisfaisante, et on est amené à la rejeter. Comment faut-il entendre ces mots: 'si nous étions à leur place'? S'agit-il de nous tels que nous sommes, Anglais ou Français d'aujourd'hui, avec nos habitudes mentales, lentement formées par des siècles de travail intellectuel et de recherches scientifiques, avec nos langues façonnées par la logique aristotélicienne, et qui impliquent des classifications de concepts fondées sur une hiérarchie de genres et d'espèces? Si tel est le sens de la formule, elle est une pure pétition de principe. Car la question est précisément de savoir si les primitifs, qui n'ont pas passé par la même école que nous, qui parlent des langues différentes des nôtres, très peu propres à exprimer des concepts, ont cependant les mêmes habitudes mentales et la même orien-

tation spirituelle que nous. Il semble au moins vraisemblable que, si nous étions à leur place, *tels que nous sommes actuellement*, nous ne penserions pas du tout comme ils pensent en effet.

Pour savoir comment ils pensent, il faudrait nous mettre effectivement à leur place, non pas tels que nous sommes, mais tels qu'ils sont; au lieu de nous substituer à eux, il faudrait essayer d'entrer véritablement dans leurs façons de penser et de sentir, de nous orienter comme eux dans le monde qui les entoure, d'y prendre l'attitude qui leur est familière, et de nous plier à leurs habitudes mentales. C'est seulement après avoir soutenu cet effort, et y avoir réussi, que nous serons en état de répondre à la question posée.

Quand on cherche à pénétrer ainsi le fond de la mentalité primitive, un premier trait arrête d'abord l'attention: le monde de leur expérience ne coïncide pas exactement avec le nôtre. D'un certain point de vue, il est beaucoup plus pauvre; d'un autre, plus riche et plus complexe. Au sujet des phénomènes de la nature et de leurs rapports, nous en savons infiniment plus qu'eux. Mais ces phénomènes mêmes et leurs liaisons sont tout autre chose pour eux que pour nous. L'univers où nous vivons est intellectualisé. Nous nous le

représentons régi par des lois qui ne comportent pas d'exception, et dont le déterminisme ne se dément jamais. Nous nous confions sans inquiétude aux machines de toutes sortes que la connaissance de ces lois nous a permis de construire. Pour les croyants, dans notre société, le miracle, s'il se produit, est quelque chose de prodigieusement rare: c'est la sagesse divine qui a voulu alors cette dérogation aux lois, en vue d'un ordre supérieur à celui de la nature elle-même. Mais, même en admettant la possibilité du miracle, nous traçons une démarcation nette entre la nature et ce qui la dépasse.

L'attitude de la mentalité primitive est ici bien différente. Elle distingue, il est vrai, la nature et le surnaturel, mais sans les séparer. Au contraire, le surnaturel intervient constamment dans la nature. A ses yeux, le miracle est chose quotidienne et banale: à chaque instant le cours ordinaire des choses est interrompu ou dévié par l'action de puissances extra-naturelles. Le primitif en est ému, parfois terrifié, rarement surpris. Il s'attend, pour ainsi dire, à de l'inattendu. Le sens de l'impossible lui manque. Les métamorphoses les plus fantastiques à nos yeux lui paraissent simples, et il n'hésite pas à les tenir pour réelles. Bref, il n'a qu'une idée, ou, pour mieux dire, qu'un sentiment assez vague des lois de la nature.

Sans doute, il a observé certaines séquences de phénomènes. Souvent, par exemple, il sait fort bien, d'après des signes connus de lui, prévoir les changements de temps, l'approche ou la fin d'une tempête. Mais il n'en croira pas moins qu'il est au pouvoir d'un sorcier d'empêcher les nuages d'approcher et la pluie de tomber; ou, si elle vient, qu'elle est due à l'action personnelle du chef ou des ancêtres.

Dans le même sens, on a pu dire que pour lui il n'y a pas de fait purement physique, et qu'il ne perçoit rien comme nous. Il est vrai que ses organes sensoriels et son appareil cérébral sont pareils aux nôtres, et que par suite les données sensibles sont les mêmes pour lui et pour nous. Mais dans son esprit elles se mêlent inextricablement avec d'autres données, d'origine sociale, et les objets prennent ainsi pour lui des colorations et des propriétés dont nous ne nous doutons pas. Le primitif se sent toujours entouré d'une multitude innombrable de puissances et d'influences surnaturelles, invisibles, plus ou moins vaguement définies, de qui dépend à chaque instant son bonheur ou son malheur. Quoi qu'il arrive, il se demande d'abord laquelle d'entre elles a fait sentir son action, et il cherche avant tout à se la concilier, ou à l'apaiser si elle est irritée.

Pour caractériser cette disposition constante

de la mentalité primitive, on l'a appelée *mystique*. Non pas par allusion au mysticisme religieux de nos sociétés; mais dans le sens étroitement défini où 'mystique' se dit de la croyance à des forces, à des influences, à des actions imperceptibles aux sens et cependant réelles. Par exemple, s'il se produit quoi que ce soit d'insolite, de bizarre, d'extraordinaire, qui retient l'attention du primitif et frappe son imagination, aussitôt il se demande ce que cela signifie, et quelle puissance invisible s'est ainsi manifestée. Ce qui le préoccupe, c'est ce qui va arriver maintenant. Une influence surnaturelle — celle d'un mort, ou d'un esprit, par exemple — vient de s'exercer. Pourquoi? Que veut-elle? Qu'est-ce qui va s'ensuivre? De la sorte, tout fait insolite ou remarquable est une révélation, un avant-coureur, une lueur brusquement jetée sur le monde invisible, et sur les menaces qu'il peut recéler.

Ainsi les primitifs, tout en obéissant comme nous au besoin de s'expliquer les événements par leurs causes, ne le satisfont pas de la même manière. Nous sommes habitués, dès l'enfance, à chercher la raison de ce qui arrive en le rattachant par un lien causal à des phénomènes antécédents. Un homme cesse de vivre. Si la mort a été violente, s'il s'est noyé, ou s'il a été tué, la cause est évidente.

S'il a succombé au cours d'une maladie, nous savons que, les fonctions respiratoire, nutritive et autres ne s'accomplissant plus, la vie qu'elles entretenaient a dû cesser. Mais pour le primitif qui n'a pas la moindre idée de ces fonctions, l'arrêt de la vie a un tout autre aspect. C'est pour lui un fait insolite, effrayant, sûrement dû à l'action d'une influence malfaisante.

Il y a eu, il y a encore des primitifs pour qui la mort n'est jamais 'naturelle'. Même quand elle est la conséquence d'une blessure, elle ne s'explique pas par la flèche ou par le coup de lance que la victime a reçu. Non pas que le primitif ignore la liaison évidente entre la blessure infligée par la lance, et la mort qui la suit. Mais, à ses yeux, les causes secondes ne sont pas de vraies causes: tout au plus sont-elles des instruments, ou, selon l'expression du philosophe Malebranche, des causes 'occasionnelles'. Cet homme est mort, il est vrai, après avoir reçu un coup de lance. Mais ce n'est pas la lance qui l'a tué, ni l'ennemi dont il a subi l'attaque; la cause véritable de la mort, c'est la volonté du sorcier qui l'avait condamné (*doomed*). Pour réaliser son dessein, le sorcier a fait blesser l'homme d'un coup de lance. Mais il aurait pu aussi bien le faire happer par un crocodile, mordre par un serpent

venimeux, dévorer par un lion, écraser sur un sentier par la chute d'un arbre, frapper par la foudre, etc. Peu importe l'instrument dont il lui a plu de faire usage. La cause de la mort c'est lui, et non pas le serpent, le crocodile, la foudre ou la lance.

Un accident, un malheur, est donc toujours révélateur et significatif. Par lui, l'action d'une puissance invisible s'est manifestée. On conçoit de quelle importance il serait, pour le primitif, de connaître à l'avance, le plus tôt et le plus complètement possible, les dispositions des puissances invisibles, afin de se mettre à l'abri, s'il le peut, ou pour essayer de les modifier si elles sont défavorables. De là les efforts qu'il ne manque jamais de faire pour essayer de savoir ce qu'il a à craindre, l'attention passionnée qu'il prête aux rêves, aux présages, aux augures, le développement de la divination sous tant de formes, et la confiance qu'il met dans l'efficacité des pratiques magico-propitiatoires.

Il n'est pas moins convaincu que, s'il n'a pas le consentement et l'appui des puissances invisibles intéressées, il ne saurait réussir dans ses entreprises. Un guerrier aura beau être brave et expérimenté, si les charmes de son adversaire sont plus puissants que les siens, son échec est certain, et peut-être même sa perte. A la chasse, à la pêche, le succès

dépend d'un certain nombre de conditions objectives que le primitif connaît fort bien: présence du gibier ou du poisson en un certain endroit, précautions pour en approcher, pièges tendus, projectiles pour atteindre l'animal, etc. Mais ces conditions, bien que nécessaires, ne sont pas suffisantes. D'autres encore sont requises. Si elles ne sont pas remplies, quelle que soit l'habileté du chasseur ou du pêcheur, les moyens employés manqueront le but. Pour réussir, ces moyens doivent posséder une vertu magique, être revêtus, par des opérations spéciales, d'une force mystique. Autrement, le chasseur ou le pêcheur le plus expérimenté ne rencontrera ni gibier ni poisson. Ou bien celui-ci échappera à ses pièges et à ses hameçons. Ou bien son arc ou son fusil ratera. Ou la proie, même atteinte, demeurera introuvable. La poursuite effective du gibier n'est donc pas ce qui importe le plus. Ce qui est le plus essentiel, ce sont les opérations magiques et propitiatoires, et les charmes. Pareillement, pour réussir en amour, il faut disposer de charmes qui rendent irrésistible celui ou celle qui les possède. Pour cultiver la terre, pour vendre ou acheter avantageusement, pour naviguer sans danger, enfin pour entreprendre quoi que ce soit avec succès, il faut, par les mêmes moyens, s'assurer l'aide des puissances invisibles.

Voilà déjà un aspect par où la mentalité primitive se distingue de la nôtre. Elle entremêle, dans le monde de son expérience, ce que nous appelons la nature et l'action de puissances extra-naturelles. Sa pensée se meut ainsi dans un milieu ou prédominent des éléments dont la nôtre ne s'occupe pas. C'est pourquoi nous avons souvent tant de peine à la suivre, et à nous représenter les choses comme elle le fait. M. Elsdon Best, qui a si profondément étudié la mentalité des Maoris, a écrit avec raison: 'Une confusion se produit dans notre esprit, à cause des termes indigènes qui désignent à la fois des représentations matérielles de qualités immatérielles, et des représentations immatérielles d'objets matériels.' A vrai dire, il n'y a rien dans leurs représentations qui corresponde exactement à ce que nous appelons corps et matière, ni à ce que nous désignons par les mots 'immatériel' et 'spirituel'.

Ces différences entre la mentalité primitive et la nôtre sont déjà considérables. Elles ne suffiraient peut-être pas à justifier une distinction formelle, si elles n'étaient liées à un autre caractère de cette mentalité, qui n'exprime plus seulement une attitude ou une orientation générale, mais qui a trait au fonctionnement même de l'esprit. En maintes

circonstances, et non des moins importantes, la mentalité primitive apparaît *prélogique*. Ce mot, assez mal choisi, il faut l'avouer, a donné lieu à des malentendus tenaces, extrêmement difficiles à dissiper. Il n'implique pas, nous l'avons dit plus haut, que les esprits des primitifs soient étrangers aux principes logiques: conception dont l'absurdité éclate au moment même où on la formule. *Prélogique* ne veut dire ni *alogique*, ni *antilogique*. *Prélogique*, appliqué à la mentalité primitive, signifie simplement qu'elle ne s'astreint pas avant tout, comme la nôtre, à éviter la contradiction. Elle n'a pas les mêmes exigences logiques toujours présentes. Ce qui à nos yeux est impossible ou absurde, elle l'admettra parfois sans y voir de difficulté.

En d'autres termes, bien qu'elle se conforme, en général, au principe de contradiction, il lui arrive aussi de penser sous une autre loi, dite loi de participation, selon laquelle les êtres, les objets, les phénomènes peuvent, d'une façon incompréhensible pour nous, mais toute naturelle aux yeux des primitifs, être à la fois eux-mêmes et autre chose qu'eux-mêmes. Par exemple, l'opposition entre l'un et le plusieurs, entre le même et l'autre n'implique pas, pour cette mentalité, la nécessité, si l'on affirme l'un des deux termes, de nier l'autre, ou inversement. Un être unique

peut en même temps être multiple, et présent en deux ou plusieurs endroits à la fois. Nous ne pouvons qu'à grand' peine nous représenter une pensée de cette nature. Cependant telle croyance des primitifs, telle pratique en usage chez eux, montre qu'elle ne comporte pour eux aucune gêne. C'est qu'ils pensent alors conformément à la loi de participation.

La meilleure preuve, la seule preuve décisive de ce qui vient d'être dit, consisterait à faire passer devant vous une longue liste de faits incontestables où ce caractère de la mentalité primitive apparaît. A défaut de cette énumération, impossible ici, j'en citerai du moins un, que j'emprunte à l'excellent ouvrage de MM. Edwin W. Smith et Dale sur les ba-Ila de la Rhodésia du nord.

'Quelque temps après la mort du vieux chef Sezongo, nous visitâmes son tombeau, et nous vîmes des gens qui balayaient la hutte où il est enterré. Il y avait une tortue dans la hutte, et on nous informa que c'était Sezongo. Les gens avaient gratté un peu de la terre de la tombe, et mis à découvert un tesson qu'ils déplacèrent, faisant apparaître l'orifice d'un roseau. C'est par ce roseau, disaient-ils, que la tortue était venue; leur pensée, en réalité, était que des vers avaient monté le long du roseau, et s'étaient changés en tortue. Nous apprîmes dans la suite que deux lionceaux avaient apparu dans la hutte, et on accepta comme un fait que Sezongo était devenu deux lions. Un an plus tard, environ, une troupe de lions, au

nombre de dix ou douze, se montra une nuit, et fit trembler la terre de ses rugissements. Elle fit une forte impression sur les gens. Ils dirent que ces lions étaient venus de loin saluer les deux lions qui étaient Sezongo.

'Quelque temps après, le fils de Sezongo eut lui-même un fils, et on eut la preuve que l'enfant était le vieux chef revenu sur la terre.

'La question se pose alors à l'Européen — elle ne vient pas à l'esprit de l'indigène — "Où est Sezongo?" Dans le tombeau où on lui rend un culte aujourd'hui? Dans la tortue? Dans les lions? ou dans le gamin qui court par le village? Il semble qu'il y ait chez les indigènes une curieuse confusion de pensée. . . .'[1]

Cette 'confusion de pensée' c'est précisément ce qu'on a appelé mentalité primitive. Confuse pour nous, la pensée ne l'est pas pour les ba-Ila, aux yeux de qui un même individu peut, au même moment, se trouver en divers endroits, sous des formes différentes. Sezongo est à la fois dans sa tombe, dans la tortue, dans les lions et dans son petit-fils. La chose va de soi, et n'a pas besoin d'être expliquée. Elle n'est un mystère que pour des esprits tels que les nôtres.

Les faits de ce genre sont très nombreux, et on les rencontre dans les sociétés les plus éloignées les unes des autres. Qu'un même être soit à la fois un, deux, ou plusieurs,

[1] Smith and Dale, *The Ila-speaking Peoples of Northern Rhodesia*, ii, pp. 125–128.

la mentalité primitive n'a pas les mêmes raisons que la nôtre d'en être choquée. Elle l'admet, sans y réfléchir, dans une infinité de cas où la loi de participation fait sentir son action, ce qui ne l'empêche pas, en d'autres occasions, de compter conformément au principe de contradiction: quand il s'agit, par exemple, de trocs ou de salaires. De même encore, à ses yeux, l'image est un être, l'original en est un autre: ce sont deux êtres, et cependant c'est le même être. Il est également vrai pour elle qu'ils sont deux et qu'ils sont un. Elle ne voit à cela rien d'extraordinaire. Nous sommes d'un autre sentiment. Mais nous aurions tort d'imposer nos exigences logiques aux représentations de cette mentalité, qui dans les cas de ce genre, se conforme à ses propres habitudes.

Quand nous nous appliquons à préciser, sous les différences apparentes, ce que les façons de penser et de sentir des primitifs ont de commun avec les nôtres, cette constatation, intéressante en soi, ne conduit pas bien loin. La recherche s'arrête là: elle n'ouvre pas de voies nouvelles. Si, au contraire, une fois admise l'identité de la structure fondamentale de l'esprit chez tous les hommes, nous portons notre effort d'investigation sur les caractères propres de la mentalité primitive, nous

avons quelque chance, soit de mettre en lumière des faits restés dans l'ombre, soit de rendre compte de faits connus sans doute, mais jusqu'à présent peu ou mal expliqués.

Notre psychologie et notre logique ont fait, depuis l'antiquité, d'admirables progrès. Elles sont pourtant restées, comme Th. Ribot l'a fait remarquer au siècle dernier, la psychologie et la logique de 'l'homme blanc, adulte, et civilisé'. Le temps n'est-il pas venu pour elles de s'enrichir et de s'élargir en étendant le champ de leurs recherches? L'étude de la mentalité primitive leur ouvre de nouveaux domaines, et certains signes montrent que son exemple sera suivi avec profit. Une nouvelle psychologie de l'enfant, s'inspirant de la méthode appliquée à l'étude de la mentalité primitive, donne déjà de précieux résultats, par exemple, dans les travaux de M. Jean Piaget. De leur côté, les neurologistes et les psychiatres, en Amérique comme en Europe, suivent avec une attention sympathique les recherches entreprises sur la mentalité primitive, et ils y trouvent matière à des comparaisons instructives. Les linguistes, les archéologues y prennent aussi un vif intérêt, et de même les historiens des sciences, surtout quand ils s'occupent des périodes où l'esprit humain a fait ses premiers efforts pour s'expliquer rationnellement le

monde où il vit. La connaissance d'une mentalité très peu conceptuelle, telle que la mentalité primitive, est d'un secours inestimable pour comprendre comment la pensée humaine, en Orient et plus tard en Grèce, s'est peu à peu intellectualisée, et a produit ses premières sciences et ses premières philosophies.

Deux points sembleraient donc acquis dès à présent. 1°. Il existe une 'mentalité primitive', caractérisée par son orientation mystique, par un certain nombre d'habitudes mentales, et spécialement par la loi de participation, qui y coexiste avec les principes logiques. Elle est remarquablement constante dans les sociétés dites inférieures. 2°. Elle se distingue nettement de la nôtre, mais elle n'en est pas séparée par une sorte de fossé. Au contraire, dans les sociétés les plus 'civilisées', on en aperçoit sans peine des traces et plus que des traces. Dans nos campagnes, et jusque dans nos grandes villes, on n'aurait pas à chercher loin pour rencontrer des gens qui pensent, sentent, et même agissent comme des primitifs. Peut-être faut-il aller plus loin encore, et reconnaître que dans tout esprit humain, quel qu'en soit le développement intellectuel, subsiste un fond indéracinable de mentalité primitive. Il n'est pas probable que jamais il disparaisse, ou s'affaiblisse au-delà d'un certain point, et

sans doute n'est-ce pas non plus souhaitable. Car avec lui disparaîtraient peut-être la poésie, l'art, la métaphysique, l'invention dans les sciences — bref, presque tout ce qui fait la beauté et la grandeur de la vie humaine.

Si telle est l'importance de la mentalité primitive, comment se fait-il, demandera-t-on, qu'elle ait attendu jusqu'à nos jours pour devenir un objet spécial d'étude? La réponse est aisée. Elle sort immédiatement de ce qui a été dit plus haut. Jusque vers la fin du XIX[e] siècle, il était universellement admis qu'en tout pays et en tout temps, les hommes pensent et agissent de même. De l'identité de structure de leur esprit, on concluait à l'uniformité des façons de penser et de sentir sur toute la surface du globe. Pour que cette conviction fût ébranlée, mise en doute, et enfin abandonnée par un nombre croissant de chercheurs, il a fallu, et il a suffi, que les sociétés dites primitives fussent étudiées de plus près, et mieux connues. Les idées toutes faites ne se maintenaient qu'à la faveur de l'ignorance. Grâce aux beaux travaux des anthropologistes contemporains, la science de l'homme a trouvé, dans l'étude de la mentalité primitive, un champ de recherches nouvelles, qu'on peut espérer fécondes.